

Le Vietnam dans la littérature québécoise *Ha Long* de Linda Amyot, Leméac, 121 p.

Jean Levasseur

Numéro 202, mai-juin 2005

L'Extrême-Orient ou la destinée de l'écriture

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18655ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Levasseur, J. (2005). Le Vietnam dans la littérature québécoise / *Ha Long* de Linda Amyot, Leméac, 121 p. *Spirale*, (202), 14–15.

LE VIETNAM DANS LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

HA LONG de Linda Amyot
Leméac, 121 p.

MALGRÉ le retentissement de la guerre américo-vietnamienne des années 1960 et 1970, puis l'importante immigration de la fin des années 1970 et du début des années 1980, le Québec n'a jusqu'à maintenant produit que fort peu d'œuvres littéraires explorant l'imaginaire de l'ancienne Cochinchine. On compte ainsi sur les doigts d'une seule main le nombre d'ouvrages de fiction ayant traité, au cours des cinquante dernières années, de l'espace géographique du Vietnam actuel : une nouvelle de Jean-François Sombinsky sur la guerre, « Au Vietnam ou ailleurs », texte publié dans le numéro 23 des *Écrits* en 1967 et repris dans *Les grimaces* (Pierre Tisseyre) en 1975 ; un témoignage contenant de nombreux éléments stylistiques permettant de le classer, malgré son caractère intrinsèque on ne peut plus réel, parmi les œuvres de l'imaginaire, Marc Cayer. *Prisonnier au Vietnam* chez Ferron éditeur, de Marc Cayer et du journaliste Yves Leclerc ; un récit de voyage de Pierre Gobeil, *Cent jours sur le Mékong*, paru à L'Hexagone, ainsi que, plus récemment, quelques autres ouvrages où le Vietnam et/ou le Mékong, fleuve mythique traversant cinq pays (Chine, Laos, Thaïlande, Cambodge et Vietnam), deviennent des territoires de plus ou moins courts transits.

Hormis quelques rares passages du texte de Leclerc et Cayer, ces ouvrages réussissent singulièrement à faire abstraction de toute réalité asiatique, ne devenant que des prétextes à des réflexions plus ou moins profondes sur le soi, par ailleurs l'un des éléments clés du récit de voyage et, par extension, de la littérature dite « de l'exiguïté ». Le court roman de la scénariste, rédactrice, consultante en communication et auteure de plusieurs nouvelles, Linda Amyot, *Ha Long*, ne diffère en cela aucunement. Par chapitres alternatifs, deux narratrices, l'une Vietnamiennne, l'autre Québécoise, explorent, tels la vague et son ressac, la cruelle douleur, le désespoir et la colère de la séparation involontaire d'avec son nouveau-né pour la première, et l'attente, l'anxiété puis l'infini bonheur de celle qui, infertile, recevra bientôt un jeune poupon des mains d'une infirmière d'un orphelinat vietnamien. Que ce soit l'ob-

jectif ou non de ce récit, le lecteur ne plonge jamais véritablement dans un univers étranger, « autre ». Certes, la jeune Vietnamiennne, Ai Van, à qui on a arraché l'enfant, vit à l'intérieur d'un univers familial patriarcal conservateur, mais un univers qui ne surprend nullement le lecteur occidental, parce que analogue à des traditions encore présentes au XIX^e siècle (mariage décidé par les parents, supériorité légale des hommes sur les femmes, autorité du mâle dans la famille). Clairement, Amyot désire ici témoigner, dans une structure narrative exclusivement psychologique, non pas d'une réalité asiatique, mais d'une autre, universelle, celle des mères qui, peu importe leur lieu d'origine, partagent un même mode de penser et de sentir. Malgré, donc, une onomastique adaptée au pays (Anh Minh, Phan Du, Van Thien, Hông Phuc, etc.) et la présence d'une dizaine de termes vietnamiens (papa, maman, grand-mère, etc.), traduits en fin d'ouvrage, la finalité première de ce texte apparaît rapidement claire au lecteur : à l'instar d'un Sombinsky qui désirait établir la similitude psychologique entre les soldats américains et leurs homologues vietcongs, Amyot cherche à démontrer dans ce récit que les mères, qu'importe le pays d'origine, ressentent toutes le même amour pour leur progéniture, qu'elle soit biologique ou non ; du moins est-ce là sa prémisse.

Altérité et différence : la communauté des mères

« Altérité » et « différence » sont des notions fragiles et périlleuses qui entraînent, trop souvent, la chute dans le stéréotype et l'exotisme facile. Dans un désir de cadrer des personnages à l'intérieur d'univers pour chacun révélateurs, l'artiste peut ainsi facilement sombrer dans des lieux communs, lesquels — sans être nécessairement et entièrement faux — s'insèrent mal dans l'imaginaire littéraire et visuel du lecteur / spectateur en quête d'images et d'interprétations nouvelles et originales.

Dans ses grandes lignes, le concept d'altérité demande l'inclusion progressive d'éléments assez éloquents pour imposer des traits distanciateurs qui le définissent clairement par rapport à un

monde ou à un personnage de référence que le lecteur / spectateur potentiel doit comprendre, dans le sens intellectuel du terme, apprécier et accepter. Le concept de différence, lui, se satisfait de l'énoncé de traits qui ne font que marquer l'individualisation. Bien assurée par son expérience de nouvelliste, Linda Amyot réussit ici admirablement à éviter les récifs du lieu commun et nous offre au contraire deux personnages qui vivent parallèlement leurs émotions à fleur de peau. Cela dit, l'auteure préfère s'attarder, et c'est là bien sûr son droit, sur les « différences » entre les deux femmes, ces éléments qui ne se veulent pas des traits de dissociation complète, mais seulement des composantes distinctives qui permettent de bien les identifier. Le phénomène n'est pas nouveau en littérature québécoise ; l'époque ultramontaine puis agriculturiste témoigne ainsi de quantité de « doublets » où deux jeunes personnages, la plupart du temps des amis de longue date aux origines sociales semblables, vivent parallèlement une série d'aventures et d'épreuves, dont ils s'entretiennent souvent par le biais d'un échange de missives, aventures et épreuves qui les amènent à un destin généralement dichotomique : pour l'un, l'amour, la réussite et le bonheur ; pour l'autre, la déchéance, la pauvreté, et quelquefois la mort.

Amyot reprend dans *Ha Long* cette technique littéraire connue, mais l'exploite de façon particulièrement originale en situant les personnages aux antipodes géographiques l'un de l'autre et en leur imposant une évolution psychologique en apparence opposée : pendant que la mère naturelle, après les premiers bonheurs de l'enfantement, doit peu à peu, après une série d'épreuves personnelles et familiales, s'habituer à l'idée de devoir laisser partir un enfant vers une vie qu'elle espère meilleure pour lui, la mère adoptive, atterrée à l'idée de son incapacité à créer la vie, retrouve l'espoir et l'optimisme au fur et à mesure que se matérialise la réalité de l'adoption. Une évolution opposée en apparence seulement, parce que, avec une fine sensibilité, Amyot parvient non pas à dissocier ces deux personnages, mais bien à les relier par le biais d'émotions communes (l'espoir, la crainte, l'amour, etc.) dont



Jean-François Leblanc, *Aux abords d'une bouche de métro de Shanghai*, 2003, impressions à jet d'encre ultra-chrome (archive), 30,48 × 38,1 cm.



Jean-François Leblanc, *Deux travailleurs de la voirie faisant une sieste sur les lieux de leur travail*, 2003, impressions à jet d'encre ultra-chrome (archive), 30,48 × 38,1 cm.

« Partout où je suis allé en Chine, la sieste en plein après-midi semblait plutôt répandue et se pratiquer en tout lieu. »

les causes diffèrent, mais que l'expression réunit ultimement, et qui trouve son apothéose dans l'échange final de l'enfant, qui se fait de la mère naturelle à la mère adoptive, sans doute la plus belle image de ce très court ouvrage.

Il ne peut donc être question ici d'altérité, mais bien seulement de « différences », lesquelles se manifestent, comme on l'a vu, par une onomastique dépaysante, l'expression de traits langagiers occasionnels et l'énoncé de coutumes achroniques. *Ha Long* est un roman sur les similitudes, et non un roman sur la connaissance d'un « Autre ».

Une stylistique orientale ?

Pour ces raisons, nous ne pouvons partager l'opinion dithyrambique de Chantal Jolis qui, sur les ondes de Radio-Canada, affirmait haut et fort en septembre dernier qu'Amyot employait pour la narratrice Ai Van un mode d'expression selon elle typiquement asiatique, parce que plus épuré et plus bref que celui de la Québécoise. Certes, l'auteure pénètre plus à fond dans les réflexions sur la grossesse morale de la future mère occidentale, Élise, donnant ainsi des paragraphes souvent plus longs, plus émotifs; mais l'expression elle-même, dénuée de toute tournure particulière, « de mimiques, de gestes fleuris », pour reprendre l'expression d'Yves Leclerc, l'absence de renvois aux

inflexions vocales et, surtout, le rapport tout à fait linéaire des faits, plutôt que concentrique ou détourné, démontre au contraire l'influence entièrement occidentale sur la narration de ce texte : « Depuis les dernières semaines, je sentais souvent le regard de Me. Un regard qui n'était plus dur, ni triste ni honteux, mais inquiet. Le midi, elle insistait sans cesse pour que je mange, m'offrant même ses propres portions de riz ou de nouilles. Je maigrissais. J'étais plus mince qu'avant la grossesse. Le soir, quand je m'étendais sur ma natte, je posais un instant ma main sur mon ventre. Cela me paraissait si étrange [...] » Si le style entre les deux narrations est, donc, modestement différent, il ne démontre nullement des particularités orientales / occidentales, mais témoigne plutôt des talents de l'auteure dans son genre de prédilection, la nouvelle, genre qui se démarque justement par la capacité à exprimer de façon dense réalités et sentiments. L'un de nos premiers nouvellistes, Félix Leclerc, maîtrisait déjà les nuances de ce style : « Il fut surpris comme après les chansons. Les chutes grondaient au loin en effrayant les feuilles. Les monts bleus, en file comme des moines, priaient dans le crépuscule, pendant que le Saint-Maurice, immense serpent noir, rampait dans la plaine. Pas un bruit humain. Nous étions à la porte du fascinant royaume. Nous imaginions les cavernes enchantées où tout à l'heure glisserait la nuit [...]. Il nous dit : — C'est immense, ici. Vous ne vous perdez pas quand vous

allez à la rivière? — Nous avons nos sentiers » (« Visite de l'oncle Rodolphe », dans *Le choix de Félix Leclerc dans l'œuvre de Félix Leclerc*). *Ha Long* est beaucoup plus une longue nouvelle qu'un véritable représentant du genre romanesque, ce qui, bien sûr, ne lui enlève rien de ses qualités.

Par leur nature, les récits dits « de l'altérité » ouvrent la porte à une reconnaissance de l'Autre, généralement par une opposition, explicite ou implicite, au groupe de référence traditionnel du lecteur potentiel. *Ha Long* s'attarde plutôt sur les ressemblances intrinsèques entre deux types de maternité, l'une innée, l'autre acquise. Les différences que l'auteure verbalise ne sont donc que cela, des différences, et n'expriment nullement, même si elles en ont le potentiel, une véritable altérité. Les traits langagiers, trop mineurs, et l'absence presque totale d'utilisation de l'espace et / ou de coutumes, qui permettraient d'ancrer *Ha Long* dans une pratique discursive de l'extra-territorialité, font de cet ouvrage une très intéressante exploration psychologique, mais, pas plus que les autres ouvrages de fiction sur le Vietnam écrits au Québec à ce jour, il ne peut être considéré comme un récit de l'altérité, comme l'expression d'une littérature dite « de l'ailleurs ». Il n'en demeure pas moins un récit éminemment original, d'une très belle qualité littéraire.

Jean Levasseur